

Tim Butler

# LA CLASSE MOYENNE ET L'AVENIR DE LONDRES

La globalisation, c'est ce à quoi travaille Londres depuis au moins trois siècles et c'est ce qui la distingue des autres centres urbains en Grande-Bretagne. Il n'est donc pas surprenant que Londres ait toujours eu une tendance à la polarisation sociale et économique : c'est un « réceptacle » pour les plus riches et les plus pauvres de notre société. Le centre de Londres est de plus en plus investi par les classes moyennes – qui représentent maintenant approximativement 20 % de sa population. Pourtant, la visibilité et l'influence de ce groupe dépassent de loin sa présence physique. En même temps, une part croissante de la classe moyenne n'a plus les moyens de vivre dans Londres intra-muros.

Il y a une distinction fondamentale à faire entre les classes moyennes qui recherchent la ville et celles qui affluent en ville depuis le sud-est de l'Angleterre ; entre ceux qui veulent « vivre en ville » et ceux qui choisissent de faire la navette quotidiennement depuis les comtés où ils habitent ou de plus loin. Plus récemment, des différences importantes ont émergé au sein même des zones de classes moyennes à l'intérieur de la ville ; ces zones se colorent de différents sens et associations d'idées qui attirent les résidents adéquats qui se socialisent ensuite selon les normes et les valeurs particulières de la zone. Les autres villes peuvent avoir des zones bourgeoises mais les différences de taille géographique et de population signifient qu'on n'y retrouve tout simplement pas la même diversité socio-spatiale qu'à Londres.

Un nombre croissant de membres de la classe moyenne urbaine actuelle évolue dans un monde avec peu de frontières physiques, dans lequel l'espace et le temps sont compressés et distendus. En même temps, beaucoup d'entre eux cherchent désespérément à fixer des racines personnelles pour leurs vies – surtout quand il y a des enfants au sein du foyer. Ils sont souvent obsédés par le manque de structure de leurs propres vies et surtout de celle de leurs enfants. Le processus actuel d'embourgeoisement de Londres est une tentative pour réconcilier ce présent avec une certaine vision nostalgique du passé. Cela se manifeste par le désir de construire une « communauté locale » qui se traduise par une palette de valeurs individuelles, de contextes, d'aspirations et de ressources. C'est un

facteur qui explique les différences que nous avons constatées au sein des différentes zones de classes moyennes du centre de Londres ; c'est aussi la base du contraste entre ces zones et les villes moins importantes d'Angleterre et d'ailleurs. Nous appelons cela un « habitus métropolitain » (Butler, 2002 ; Butler, Robson, 2003).

Ces problématiques ont d'importantes implications en termes politiques. Si Londres doit continuer à prospérer et à être la plaque tournante du système financier mondial en Europe, alors ce doit être un lieu attractif pour les membres de ce système, qui comprend un large spectre de nouvelles professions. Ces gens sont souvent globalement mobiles et ont moins de contraintes que les générations précédentes en termes de lieu de résidence. La question est moins de choisir entre vivre à Londres ou ailleurs en Angleterre que de choisir entre vivre à Londres, Paris, Francfort, New York ou Los Angeles, par exemple. Les facteurs déterminants de cette décision sont la « qualité de vie » : les infrastructures culturelles et de transport par exemple, mais aussi des problématiques d'éducation et les opportunités de reproduction sociale, qui sont toujours au cœur de l'angoisse des classes moyennes. Il n'est pas évident que la compétitivité économique requière une cohésion sociale mais elle requiert plutôt que les classes-moyennes aient le sentiment qu'elles peuvent y trouver de quoi satisfaire leurs désirs de culture et de reproduction sociale – mais au sens large. La problématique de l'éducation devient le problème politique central que les gouvernements centraux, régionaux et locaux doivent affronter pour que Londres continue d'être un lieu de résidence attractif. Étant donné le rôle central que joue Londres dans le succès de l'économie anglaise, c'est un sujet de politique nationale. La classe moyenne peut avoir relativement peu de préférences sur le fait que l'éducation soit fournie par le secteur public ou privé, dans un système sélectif ou universel, tant que cela respecte son besoin de socialiser ses enfants pour qu'ils fassent partie de la génération future des gens qui auront de bons emplois. Pourtant, l'échec à fournir une bonne éducation à tous, de manière complète, pourrait



Businessman traversant Canada Square  
© J. Leighton/Rapho

mener à une polarisation plus grande du centre de Londres et ce pourrait avoir, en fait, un effet néfaste jamais vu auparavant sur la cohésion sociale. Tony Blair avait vu juste à ce sujet, au moins pour Londres, en identifiant la problématique principale comme étant : « l'éducation, l'éducation, l'éducation ». Un indice de ce problème n'est pas seulement qu'aucun de nos correspondants à Barnsbury, dans le quartier d'Islington, n'ait éduqué ses enfants dans le secondaire dans ce faubourg, mais aussi que la moitié d'entre eux aient fait leur primaire dans des écoles privées. Généralement, dans ce faubourg, 45 % seulement des enfants inscrits pour le primaire restent dans le même quartier pour le secondaire.

## De l'embourgeoisement à l'exclusion

La classe moyenne urbaine ne pose problème aux politiques que quand elle provoque le déplacement des groupes sociaux locaux moins privilégiés. Mais a-t-elle le potentiel pour agir comme force d'intégration sociale ? Un travail précédent que j'ai réalisé sur l'embourgeoisement d'Hackney dans les années 1980 (Butler, 1997) a montré que les classes moyennes étaient plus radicales socialement et politiquement et conditionnaient une forme de vie urbaine plus spécifique que ce qui est suggéré par la littérature sur l'embourgeoisement des anciens quartiers populaires. L'effondrement de la suprématie de la classe ouvrière sur le Labour Party à Londres et dans d'autres villes importantes a laissé une vacance du pouvoir dans la gouvernance urbaine (Boddy, Fudge, 1984 ; Gyford, 1985). Les classes moyennes peuvent potentiellement remplir ce vide dans les institutions formelles politiques et à l'échelle des quartiers. Ma proposition était de mener une recherche sur ces problématiques à travers Londres – d'où le titre du projet et de cet article. L'aspect concentrique de Londres est important car il me semble clair que la diversification croissante des

classes moyennes a probablement une dimension spatiale visible dans leur disposition au sein de Londres. Dans les différentes zones, il est probable que l'on trouve différentes relations entre les quartiers, les groupes qui n'appartiennent pas aux classes moyennes et les institutions sociales/politiques.

Les résultats de ces recherches ne sont pas tellement ceux que l'on attendait car, bien que l'on ait mis à jour des différences significatives entre ces quartiers, ce qu'ils partagent est un désengagement généralisé vis-à-vis des autres groupes sociaux et un manque d'implication dans les aspects à la fois formels et informels de gouvernance urbaine. Ceci contraste avec mes recherches précédentes sur Hackney, où de nombreux correspondants exprimaient un désir de s'impliquer. Pour une raison ou une autre (par exemple, l'absence d'inclination ou le manque de temps), les classes moyennes de Londres ne semblent pas avoir pris l'habitude de l'engagement civique. Cela ne signifie pas qu'elles ne sont pas impliquées dans des problématiques politiques ou sociales mais qu'en général, elles entreprennent ces actions dans le cadre de leur emploi ou en adhérant, généralement de manière passive, à des organisations de charité.

La principale dimension de l'implication qui était supposée dans le projet de recherche original concerne l'éducation. Pourtant, nos recherches montrent qu'à Londres les classes moyennes négocient presque entièrement leurs problèmes au moyen de solutions d'éducation privée ou en construisant des stratégies d'éducation complexes avec le système éducatif public. Cela signifie que la « part sombre » de l'embourgeoisement contemporain n'est plus le déplacement des classes populaires mais la polarisation sociale et l'exclusion sociale.

## Méthodologie de l'enquête

Sur la base des données récoltées, des problématiques théoriques et historiques provenant de la littérature existante sur le sujet, et de notre propre travail d'observation, nous avons sélectionné six zones d'investigation :

- « Telegraph Hill » (Nouveau carrefour dans le faubourg de Lewisham à Londres).
- « Brixton » (entre Herne Hill et Tulse Hill dans le faubourg de Wandsworth à Londres).
- « Between the commons » (le quartier de Battersea dans le faubourg de Wandsworth à Londres).
- « Barnsbury » (dans le faubourg d'Islington à Londres).
- « London Fields » (Dalston, dans le faubourg de Hackney à Londres).
- Le quartier des Docks, qui a été subdivisé en trois zones :
  - « The isle of dogs » (dans le faubourg de Tower Hamlets à Londres).
  - « Surrey Quays » (dans le faubourg de Southwark à Londres).

– « Britannia village » (dans le faubourg de Newham à Londres).

Nous avons interrogé approximativement soixante-quinze personnes dans chaque zone en utilisant un questionnaire fermé qui fournit à la fois des données qualitatives et quantitatives. Les données quantitatives sont analysées en utilisant un programme informatique et les données qualitatives sont seulement retranscrites.

## Résumé des découvertes majeures

Étant donnée l'importance qui est placée, dans cette recherche, sur les différences entre les zones, le compte rendu des principales découvertes est structuré selon les zones prises individuellement. L'habitus métropolitain (Butler, 2002, à paraître) est subdivisé en une série de *mini-habitus*. L'écueil est que l'on tienne trop compte de ces différences et non des points communs. Les différences entre *mini-habitus* ont peu de sens en comparaison avec le contraste entre les habitudes métropolitaines et celles existant dans les lieux occupés par les classes moyennes dans des villes de province ou dans des zones peu urbanisées.

Aucune des zones de recherche ne peut être considérée comme appartenant aux classes moyennes, au sens conventionnel du terme – presque toutes font preuve d'une mixité ethnique, la propriété des maisons y est minoritaire, il y a plus de gens pauvres que de gens avec de forts revenus et le taux de foyers possédant deux voitures y est au-dessous de la moyenne. Il y a d'importantes nuances à faire entre ces différences, mais il est important de souligner que c'est une classe moyenne urbaine qui pratique une « économie remarquable » (Carpenter, Lees, 1995, p. 298).

Pris dans leur globalité, nos enquêtés sont attirés par le fait de vivre dans des quartiers avec « des gens comme eux » ; généralement, et bien que les quartiers des docks constituent une notable exception, les habitants de chaque quartier tendent à avoir des caractéristiques communes en termes de contexte social, des perspectives et des styles de vie similaires. Les correspondants s'identifient à cela et établissent le fait que c'est la raison principale pour laquelle ils vivent dans leur quartier. Les correspondants tentent de devenir amis avec des gens comme eux et leurs réseaux sociaux sont souvent fondés sur des amitiés qui durent depuis l'université, voire parfois depuis l'enfance ou sont liés à la famille, avec des gens qui ont eux-même déménagé dans la même zone géographique du centre de Londres, prise au sens large. Les enfants forment souvent la base d'un réseau social de parents, particulièrement à Telegraph Hill. Tous les quartiers ont en commun un désengagement général des groupes sociaux qui n'appartiennent pas aux classes-moyennes et une absence d'implication à la fois dans les aspects formels et informels de la gouvernance. La

principale dimension de leur implication, pour ceux qui ont des enfants, concerne probablement l'éducation, bien que cela se manifeste par des actes et des procédés individuels. Il y a peu de preuves de ce que l'on appelle *voice* ou *loyalty* (Hirschmann, 1970) comme il n'y a pas non plus de preuve de *exit*.

Tous les enquêtés partagent un engagement dans la vie urbaine – en partie dû au souhait de prendre ses distances par rapport à son éducation et en partie dû au souhait de ne pas passer des heures à voyager pour se rendre à son travail mais surtout parce qu'ils recherchent l'émulation et la culture que seule une ville cosmopolite comme Londres semble à même de fournir. Les banlieues, les petites villes et les villages d'où ils viennent sont ennuyeux. L'université leur a apporté une échappatoire pour les quitter et Londres leur permet de continuer ce mode de vie. Ceci correspond également à la transformation qui a eu lieu dans l'économie, où les emplois adaptés à la classe moyenne sont moins fréquents dans la gestion d'entreprises « fordistes » et davantage dans les secteurs de services qui émergent de la « nouvelle économie » – les biens-nommés *weightless worlds*.

La nature de cet engagement dans la vie urbaine varie pourtant considérablement. D'une certaine façon, nos correspondants de Battersea recherchent une vie campagnarde, mais ce n'est pas une alternative pratique à cette étape de leur vie, quand au moins un membre du foyer a besoin de travailler de longues



Centre commercial sous Canada Square  
© J. Leighton/Rapho

heures en ville. Le marché actuel de l'immobilier et le relativement bon réseau de transports en commun et de routes conservent pourtant vivante l'idée de s'installer éventuellement à Wiltshire ou ailleurs, d'où ils puissent faire la navette. Nos enquêtés du quartier des docks ne sont pas anti-urbains mais on sent que le choix de l'emplacement de leur habitation est né d'un aspect pratique plus que d'un engagement ; l'attractivité du quartier des docks naît de l'absence d'engagement. Peut-être cela est-il symbolisé par le fait que,

contrairement aux autres zones, c'est un embourgeoisement « nouvellement construit », il n'y a donc pas de possibilité de « communauté d'esprit » ou de sens de l'histoire auquel on puisse s'identifier ; c'est même plutôt l'inverse.

C'est la notion de « communauté d'esprit » qui unifie et sépare à la fois nos correspondants. Dans chacun des quartiers, il y a une histoire qui les a poussés à vivre là. Dans presque chaque cas, cela peut être vu comme une version abstraite et idéalisée de la communauté. Encore une fois, ce phénomène est peut-être plus faible à Battersea où, comme je l'ai montré ailleurs, (Butler, Robson, 2003) nos enquêtés ont tendance à « faire cavalier seul » en s'attachant à leurs réserves, importantes, de capital économique alors que dans d'autres quartiers, le processus d'embourgeoisement dépend, au moins pour la forme, du déploiement de différentes quantités de capital social et culturel.

Contrairement à Battersea, où l'embourgeoisement a été permis par un conseil local dynamique, le processus de re-embourgeoisement à Islington est largement fondé sur l'idée d'investir un environnement au capital social riche, par un groupe qui n'a pas le même temps ou le même engagement à consacrer au quartier. L'histoire cohérente de la construction d'une communauté mixte (des gens, blancs, nés dans les classes ouvrières, des arrivants libéraux des classes moyennes) est en train d'être rompue par la présence d'arrivants qui n'appartiennent pas à cette histoire et ne peuvent la comprendre. Les nouveaux arrivants trouvent la trame difficile à « lire » même s'il est dans leur intérêt de le faire. Les valeurs de l'expérience de la communauté intra-urbaine sont remplacées par des valeurs qui tournent autour de l'argent et des solutions fondées sur le marché pour vivre au centre de Londres, « à la Battersea ». Cela a rompu la continuité de la communauté établie – même si elle demeure très forte – et a créé un malaise entre ceux qui « ont » et ceux qui n'ont pas « grandi à Islington ». Bien que les enfants des premiers arrivants de cet embourgeoisement aient fait toute leur scolarité dans les écoles du quartier, pas un seul de nos correspondants n'avait un enfant à l'école secondaire d'Islington. Le quartier de l'Upper Street est, au sens littéral, devenu un autre monde. Il a été extrait de l'économie locale pour appartenir à l'économie globale, comme une part centrale de la nouvelle cité. Cela a généré le développement d'un paysage virtuel et privatisé spécifique dans lequel, outre l'apparent frémissement urbain, les interactions sociales sont limitées, avec peu de possibilités de rencontres accidentelles (parce qu'il n'y a plus de *pubs* ou de boutiques « locales », par exemple). Brixton, comme Barnsbury et Battersea, est devenu un espace global, mais d'un genre très différent. Longtemps au cœur de la communauté afro-caribéenne de Londres, ce que la classe moyenne de Brixton démontre, c'est

une identification/une accommodation avec d'autres groupes (pas issus des classes moyennes). Nous avons décrit les relations entre les individus et les groupes comme « tectoniques » (Robson, Butler, 2001). Cela décrit la façon dont ils bougent les uns par rapport aux autres dans des manières qui n'impliquent apparemment pas beaucoup d'interaction mais un fort degré de conscience de la présence de l'autre. L'expérience de se frotter à d'autres contextes culturels, sociaux et ethniques est un élément important du frisson de vivre dans une zone aux marges et inconfortable d'une certaine façon. Nous avons décrit ce groupe comme fuyant les obligations du capital social ; il est à la recherche de la différence et n'essaye pas de se regrouper avec des « gens comme eux », ce qui est pourtant caractéristique de l'embourgeoisement partout ailleurs. Brixton est en passe de devenir, plus qu'un centre pour la population afro-caribéenne, le centre de beaucoup de manifestations du cosmopolitisme actuel des populations, des cultures et des loisirs. Le cosmopolitisme multiculturel caractérise Brixton et c'est cette atmosphère qui est attirante pour nos correspondants là-bas. Les cartes sociales et cognitives du quartier qui émergent de la dialectique « Brixton dans l'esprit » rendent possibles pour les classes moyennes – en particulier pour cette fraction ascétique – de s'inclure dans un modèle de vie urbain qui est vibrant, hétérogène, séparé de manière informelle et paradoxal, mais « réel » et presque entièrement blanc.

Au contraire de la célébration des différents aspects de la mondialisation contemporaine qui a lieu à Barnsbury, Battersea et Brixton, nous avons découvert ailleurs un aperçu des aspects de la ville globale et en particulier de ses structures de consommation. À Telegraph Hill comme à London Fields, on constate un effort conscient de construire des « enclaves », dont l'attractivité est en partie due à l'absence d'infrastructures qui relient ce quartier au reste du monde. L'un des aspects que les enquêtés apprécient à Telegraph Hill, c'est le sens de la stabilité des résidents qui leur donne un sentiment d'appartenance ; la plupart n'ont pas l'intention de déménager dans un futur proche. L'appartenance est vécue comme le fait d'être ouvert aux autres mais en réalité, il s'agit de différents groupes de professions libérales/sociales qui se regroupent, en opposition à des personnes de différentes ethnies ou groupes sociaux (Robson, Butler, 2001). La création d'un réseau entre les résidents commence à la porte de l'école primaire, chez des gens qui ont été adoptés et « transformés » par le « Hill ». Les parents créent ainsi une sous-histoire qui exploite le « circuit local de l'éducation » bien que la plupart des écoles privées de bonne réputation se situent dans le quartier voisin de Southwark ou qu'ils mettent leurs enfants dans des écoles publiques sélectives, dont une est située dans le quartier. Telegraph Hill est devenue

une enclave, avec un « esprit de village », à partir duquel on fait ensuite des incursions dans la ville plus large.

Le quartier de London Fields, alors qu'il partage certaines de ces qualités de centrage local, est plus humble de par sa disposition physique et la construction de son histoire. C'est le groupe formé le plus récemment de cette étude, et c'est le plus difficile à caractériser. De toutes nos zones, c'est celle dans laquelle un « esprit pionnier » est encore facile à discerner. Bien qu'elle soit, peut-être, ontologiquement et socialement fragile, elle a généré une histoire cohérente, fondée sur l'absence de normes et la multiculturalité et, dans une certaine mesure, le risque de vivre « aux marges ». Deux choses émergent comme particulièrement intéressantes. Premièrement, l'histoire d'un « résidu de communauté » dans lequel « l'esprit d'Hackney » a, comme une de ses caractéristiques, un attachement (positionné en opposition) à la vie communautaire, dont le résidu de population ouvrière est le garant et un sens de la loyauté à ce qui est vécu comme l'un des derniers lieux « authentiques » de la capitale. Deuxièmement, le lien de cette zone avec le « nouveau East End artistique » – qui le connecte dans une cartographie culturelle/cognitive à Clerkenwell, Shoreditch, Old Street et Hoxton (Zukin, 1988 ; Foord, 1999).

Depuis les vingt dernières années, le quartier des Docks, malgré un certain nombre de soubresauts et de faux départs, a été transformé avec succès (Foster, 1999). Presque tous nos correspondants vivent dans le quartier des Docks parce qu'ils recherchent un lieu de vie près de leur travail qui implique un engagement minimal dans la vie quotidienne et sociale. Très peu d'entre eux ont des enfants qui vivent avec eux – un certain nombre sont ce qu'on appelle des « nids vides » ; ils ont souvent une seconde propriété à l'extérieur de Londres où ils vont passer les week-ends et où leurs familles ont souvent grandi ou, dans certains cas, vivent à plein temps. Ce groupe sort plus souvent le soir soit pour dîner soit pour pratiquer des activités culturelles, ou d'autres activités de loisir. Ils ne sont pas attirés par le style de vie 24h/24h et 7j/7j promu dans



Dockland Light Railways  
© J. Leighton/Rapho

les nouveaux centres villes de Bristol, Manchester, Leeds, Newcastle et Birmingham. Beaucoup d'entre eux en ont assez de travailler de longues heures dans la City ce qui signifie souvent des loisirs à des heures contraignantes. Ils ne veulent pas s'impliquer dans leur vie de quartier, ou avec leurs voisins et recherchent simplement un habitat « efficace » avec un minimum d'engagement. Ils travaillent de longues heures et leurs vies sont peut-être plus dominées par le travail que celles des habitants des autres quartiers.

## La division sociale de l'espace

Les découvertes sociologiques récentes montrent aussi les divisions croissantes à l'intérieur des classes moyennes (Savage, Barlow *et al.*, 1992 ; Butler, Savage, 1995). Ces divisions ne sont pas simplement des divisions de secteur (public contre privé) ni entre les cadres et les professions libérales mais semblent plutôt fondées sur le style de vie et les différences culturelles. Nos recherches suggèrent également que, au moins dans une vaste zone métropolitaine comme Londres, cela a des manifestations spatiales, c'est-à-dire que les gens vivent dans des zones auxquelles ils s'identifient, ce qui de fait modèle ces zones.

Il y a des correspondances entre le lieu de vie des enquêtés, leur emploi et le type d'employeur. Telegraph Hill et Brixton ont une proportion plus grande d'employés du secteur public que les autres zones comme Battersea et le quartier des docks qui ont une bien plus grande proportion de gens qui travaillent dans le secteur privé. Étrangement, on recense à London Fields un nombre plus grand de membres des professions libérales. La population de Barnsbury a tendance à être plus également divisée entre les secteurs.

L'emploi « libéral » est le modèle dominant. C'est le cas en particulier à Barnsbury, Telegraph Hill et London Fields où c'est le cas pour plus de deux tiers des habitants et dans le cas de London Fields où presque les trois quarts des correspondants travaillent sur ce modèle. La plus grande concentration de cadres se trouve à Barnsbury et Battersea – même si beaucoup de ces emplois de gestion sont ceux qui requièrent des strates de compétences diverses. Cela nous ramène à la conception de Savage *et al.* (1992) du « post-modernisme » dans laquelle les notions traditionnelles de cadres et de professions libérales ont pris de nouvelles formes. Peu de ces cadres sont des cadres « à l'ancienne », industriels, qui disent aux cadres inférieurs ce qu'ils doivent faire et ce ne sont pas non plus des cadres travaillant pour leur compte, comme des médecins. Pour la plus grande partie, ce sont des gens très éduqués travaillant dans de petites équipes à la « hiérarchie plate », à l'interface de l'État et des secteurs financiers. La présence et l'absence de gens travaillant dans les domaines artistiques/littéraires est

intéressante ; à London Fields surtout, mais aussi à Telegraph Hill et Brixton, ces groupes ont une présence significative, ce qui est beaucoup moins le cas ailleurs.

Une troisième façon de caractériser les nuances de ces variations à l'intérieur d'un habitat métropolitain est de porter attention aux attitudes de vote. Il a déjà été démontré que les gens qui créent ce phénomène d'embourgeoisement à Londres ont tendance à soutenir le Labour Party, dans une proportion plus grande que dans la classe moyenne prise dans son ensemble. Il y a pourtant des variations intéressantes par zone. Ce qui est peut-être le plus intéressant ici, ce n'est pas le fort soutien au Labour Party mais le fait que même à Battersea, qui est au cœur du Wandsworth conservateur (une autorité locale encore contrôlée par les Conservateurs), presque la moitié des enquêtés disent qu'ils soutiendraient le Labour Party s'il y avait une élection nationale. Le soutien apporté au Labour Party tombe de manière significative dans la plupart des zones quand on demande s'ils les soutiendraient lors d'une élection locale. Il n'y a que dans le quartier des Docks qu'il y a un soutien inconditionnel pour le Labour.

Dans l'ensemble ces données montrent un *habitus* métropolitain distinct du mode de vie des classes moyennes prises à l'échelle nationale. Si pourtant il y a un domaine dans lequel cette classe moyenne démontre sa fragilité, c'est en regard de l'éducation.

## Reproduction sociale et éducation

L'éducation et la conservation d'un privilège relatif pour les enfants reste une problématique dominante pour ceux qui ont ou qui comptent avoir des enfants. L'embourgeoisement est passé d'un phénomène largement confiné aux célibataires sans enfant à un phénomène qui inclut les foyers avec des enfants souvent avec deux parents qui ont un emploi rémunéré. Nous avons mis à jour le fait que les foyers des différentes zones ne se résolvait pas, y compris à Brixton à quitter Londres quand les enfants atteignent l'âge du secondaire (Butler, Robson, 2003).

Les données sur l'éducation et la scolarité montrent que dans chaque zone autre que Barnsbury, la plupart des enquêtés sont contents d'éduquer leurs enfants dans les écoles primaires publiques qui se situent dans les zones dans lesquelles ils vivent. Pourtant, au niveau du secondaire, la situation est très différente. À Barnsbury et Battersea, plus des trois quarts des enfants sont éduqués dans le privé tout comme la moitié de ceux de London Fields. Dans le cas de Barnsbury et de Battersea, pas un seul enfant ne va à l'école secondaire dans la zone de résidence. Ce n'est qu'à Telegraph Hill que les enfants sont éduqués, pour un grand nombre, dans le secteur public et même là, la majorité sont dans des écoles publiques sélectives. Ces découvertes

renforcent celles de Stephen Ball sur les façons dont la classe moyenne de Londres agit de manière stratégique, recherchant les meilleurs avantages pour leurs enfants, à l'intérieur des alternatives de mode d'éducation de plus en plus variées en ville (Gewirtz, Ball *et al.*, 1995 ; Reay, Ball, 1998). Ce n'est qu'à Brixton que la forme la plus commune d'éducation dans le secondaire est le secteur public non sélectif mais nos entretiens montrent que c'est là que les parents ont le plus de chances de quitter Londres quand leurs enfants atteignent l'âge du transfert vers le secondaire. À London Fields, qui est très similaire par beaucoup d'aspects, les habitants sont plus pragmatiques dans l'usage des écoles privées ou dans le fait de soutenir leurs enfants dans une scolarité publique non sélective et de rester à Londres. Les données sur l'éducation suggèrent qu'il y a une ségrégation croissante de fait entre les enfants des classes moyennes et les autres ; c'est confirmé de manière spectaculaire à Islington qui se vide progressivement – ce qui est particulièrement ironique étant donnée l'attractivité de son « riche héritage de capital social » pour les bourgeois qui s'installent. Les problèmes associés à l'embourgeoisement sont devenus moins des problèmes de mouvements de population et davantage des problèmes de polarisation sociale ; les deux groupes et leurs enfants évoluent dans deux mondes complètement différents (Butler, 2002). Ce fait est d'ailleurs encore renforcé par l'analyse des modèles d'amitiés des enquêtés et de leurs enfants qui montrent qu'elles sont fortement homogènes en termes de classe sociale. Les activités sociales et de loisirs des enquêtés ne les impliquent pas dans des activités locales (Butler, Robson, 2003).

## Leçons et implications politiques

La recherche renforce et soutient beaucoup d'idées préexistantes à propos de l'embourgeoisement, c'est-à-dire qu'il a potentiellement des conséquences néfastes pour les groupes qui ont le moins de pouvoir. Le fait de



Parcours piétonnier au bord de l'eau aux Docklands  
© J. Leighton/Rapho

se borner à dénoncer les déplacements de population est clairement une erreur car ce que l'on constate, c'est plutôt un problème de polarisation dans tous les marchés économiques et sociaux – notamment ceux de la consommation, de l'éducation, de l'emploi et de l'habitat. Il y a une symétrie notable dans la façon dont la classe moyenne agit là, bien que les nuances soient significatives et aient une symbolique différente dans chacune des zones (Butler, Robson, 2003). L'effet général est pourtant que le fait de s'installer dans Londres intra-muros est de plus en plus réservé à des arrivants relativement aisés – ce qui n'exclut pas seulement les profils habituels (infirmiers, policiers, et professeurs) mais aussi les médecins et les universitaires, parmi d'autres. Seuls les travailleurs du secteur privé ont désormais les moyens de déménager dans l'une ou l'autre des zones bourgeoises du cœur de Londres. Ces groupes se distinguent par leur relative richesse et leur capital culturel mais aussi par le fait qu'ils soient blancs (98 % de nos enquêtés sont blancs). Il est également probable que l'absence d'éducation publique adaptée, à laquelle s'ajoute la pression indéniable sur l'éducation privée de haute qualité, devient l'inconvénient le plus important qui dissuade les familles des classes moyennes de vivre au centre de Londres (Hamnett, 2002).

L'absence d'implication dans la gouvernance civique est également un résultat important ; peu de gens sont impliqués dans des organisations formelles ou informelles – comme des conseils de quartier, des conseils de classe ou des médiations. Leur centre d'intérêt est le travail, le foyer et le loisir – ce sont là des centres d'intérêt stratégiques car il apparaît que la classe-moyenne devient moins altruiste ces temps-ci.

Il n'est pas sûr que de nouvelles améliorations puissent être apportées au système éducatif public

ni qu'un habitat abordable puisse être offert aux populations des classes-moyennes aux moyens modérés. Il est instructif de constater, même si ce n'est pas agréable, que la zone la plus satisfaisante en termes de système éducatif public est Battersea et que celle qui l'est le moins se situe au cœur de la zone contrôlée par le Labour, Lambeth et Islington. Wansworth est un quartier pionnier à la fois dans la construction d'écoles privées et d'écoles publiques sélectives ce qui encourage l'installation des classes-moyennes. Il est maintenant bien pourvu dans ces deux segments du marché, bien qu'il reste généralement sous le ratio national moyen. On peut y voir pourtant une leçon, particulièrement à Islington où les familles qui veulent éduquer leurs enfants dans le secteur public soit cherchent des écoles publiques sélectives à une certaine distance de là (Camden school pour les filles, Brompton Oratory ou Latymer) soit déménagent ailleurs au nord de Londres (par exemple dans la zone de Fortismere School à Muswell Hill).

Pourtant la plupart des enquêtés aiment vivre à Londres non seulement pour son marché du travail très ouvert mais parce qu'ils apprécient d'avoir le sentiment de faire partie d'une culture métropolitaine. Beaucoup acceptent facilement, bien qu'avec des réticences, les mauvais côtés de la violence, de la saleté et des problèmes d'éducation mais il semble qu'ils ne peuvent pas toujours continuer à vivre avec. L'éducation, qui était centrale dans les engagements d'après-guerre fondés sur l'égalité des chances, devient progressivement l'instrument d'une polarisation sociale croissante au cœur de Londres.

**Tim Butler**

Traduit de l'anglais par Déborah Grand

RÉFÉRENCES

- Boddy M., Fudge C. (eds), (1984), *Local Socialism, London and Basingstoke*, Macmillan.
- Butler T., (1997), *Gentrification and the Middle Classes*, Aldershot, Ashgate.
- Butler T., (2002), « Gentrification and its others : some evidence from London ». *Upward Neighbourhood Trajectories : Gentrification in a new century*, Glasgow.
- Butler T., Robson G., (2003), *London Calling : the middle classes and the making of inner London*, Oxford, Berg.
- Butler T., Savage M. (eds.), (1995), *Social Change and the Middle Classes*, London, UCL Press.
- Carpenter J., Lees L., (1995), « Gentrification in New York, London and Paris : an international comparison », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 19, pp. 286-303.
- Foord J., (1999) « Creative Hackney: reflections on Hidden Art », *Rising East : the Journal of East London Studies*, n° 3(2), pp. 38-66.
- Foster J., (1999), *Docklands : cultures in conflict, worlds in collision*, London, UCL Press.
- Gewirtz S., Ball S. J. et al., (1995), *Markets Choice and Equity in Education*, Buckingham, Open University Press.
- Gyford J., (1985), *The Politics of Local Socialism*, London, George Allen & Unwin.
- Hamnett C., (2002), « Gentrification and the Remaking of Middle Class Inner London ». *Upward Neighbourhood Trajectories : Gentrification in a New Century*, Glasgow.
- Hirschmann A., (1970), *Exit Voice and Loyalty*, Harvard, Harvard University Press.
- Munt I., (1987), « Economic restructuring, culture and gentrification: a case study of Battersea, London », *Environment and Planning A : government and planning*, n° 19, pp. 1175-1197.
- Reay D., Ball S., (1998), « Making their minds up' family dynamics of school choice », *British Educational Research Journal*, n° 24(4), pp. 431-448.
- Robson G., Butler T., (2001), « Coming to terms with London : middle-class communities in a global city », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 25(1), pp. 70-86.
- Savage M., Barlow J. et al., (1992), *Property Bureaucracy and Culture Middle Class Formation in Contemporary Britain*, London, Routledge.
- Smith N., (1996), *The New Urban Frontier : Gentrification and the Revanchist City*, London, Routledge.
- Ward A., (1991), « Gentrification as consumption issues of class and gender », *Environment and Planning D Society and Space*, n° 6, pp. 75-95.
- Williams P., (1976), « The role of institutions in the inner London housing markets : the case of Islington », *Transactions of the Institute of British Geographers*, n° 3(New Series), p. 72-82.
- Zukin S., (1988), *Loft Living : culture and capital in urban change*, London, Radius.

**Tim Butler** est professeur de sociologie à l'école de Sciences Sociales de l'Université d'East London. Cette recherche a été soutenue par le Programme « Cities, Competition and cohesion » de l'Economic and social research council au Royaume Uni. Les données ont été recueillies avec l'aide de Garry Robson, qui a été chargé de cette recherche et est à l'origine de nombreuses idées présentées dans cet article.  
<tim.butler@bopenword.uk>